

JEAN-PIERRE SCHNEIDER

Chercheur de réel

Dans l'espace innombrable, loin des images, là où la peinture existe, il étire à l'infini des pans de subtile matière peinte, comme de fragiles falaises de peau et de couleur. Toujours en ascèse picturale, au seuil de l'essentiel, et dans les sous-bassements de la suggestion, il œuvre en respiration d'univers.

◆ CHRISTIAN NOORBERGEN

Jean-Pierre Schneider s'offre l'eau, le ciel et la terre, noyant, en les dépassant, les contours factices qui feraient obstacle à la porosité de l'être comme à l'évidence de l'étendue. Atmosphère parfois de roche liquide. Pas de profondeur fabriquée : « elle doit être donnée par l'épaisseur de la matière », assure ce maître de la distance, insensible aux écumes de l'ego, comme aux cruautés gestuelles. L'œuvre de Jean-Pierre Schneider, ni abstraite, ni figurative, ruinant les oppositions sommaires et habituelles (esprit-matière,

couleur-ligne, corps-univers), marque la hantise de la limite, loin des pesanteurs occidentales. Signe abstrait, ou signe de corps, le signe traverse l'étendue et danse en elle. L'espace de Jean-Pierre Schneider est un monde d'âme enciellée, où les choses auraient disparu, ne laissant que l'élégance de leur sillage, et la nostalgie assourdie de leur fuite. Picturale union du vide et de la plénitude, « ancrée dans la chair du monde », dit l'historien d'art Itzhak Goldberg.

VAINCRE LES ÉVIDENCES DU VISIBLE

Dans cette peinture étale d'espace et d'éveil, il s'agit de dépasser l'écueil des apparences du dehors immédiat, pour restituer la richesse décaillée des textures du visible. Il faut que la peinture ait le dernier mot. « J'ai besoin de peindre vite pour prendre la pensée de court », dit celui qui déshabille l'art de ses oripeaux charnels et de ses excès gestuels, dégageant ainsi la nudité de l'essentiel. Jean-Pierre Schneider, comme un musicien, travaille par suites plutôt que par séries. Il pratique à vif l'impérieuse nécessité du dépouillement pictural, et dans sa calligraphie d'univers, tout fait centre.

On dirait qu'il convoque, en séquences de plaines contemplatives, autonomes et verticales, tous les éléments vitaux qui oxygènent l'étendue. Et dans cette macro-peinture, quand le fond de l'œuvre est espace sans fond, l'espace tout entier respire. Langue dépouillée des origines du monde, en tranches aiguës de pure matière, « comme si je rentrais la peinture en elle-même ». Un simple bateau, chez lui, devient fabuleux bateau fantôme, sans limite et sans repère. On ne voit plus, dominant l'étendue,



ci-contre :
© François Schneider
page suivante :
Tirant d'eau, le 6.3.18
2018 – huile sur toile
195 x 130 cm





OÙ

• **Galerie Berthet-Aittouarès** à Paris (6^e)

• **Galerie Univer** à Paris (11^e)

• **Galerie Pome Turbil** à Lyon (69)

• **Galerie du Domaine perdu** à Meyrals (24)

• **Art/Sabine Puget** à Fox-Amphoux (83) en permanence

COMBIEN

600 à 30 000 €

qu'une surgissante plaque d'immensité, élément cosmique venu des confins pour faire implacable et rougissante présence, et pour faire peinture simplement, nue peinture, absolue peinture. Le destin s'est fait bateau.

Cet art fin, vibrant et pluriel, comme il se doit, se dérobe au sens et au définitif. La transparence et l'opacité, l'évidence et l'énigme, constamment, se mêlent et s'étreignent. L'ombre et la lumière ne vivent pas ici en territoires distincts, car Jean-Pierre Schneider fusionne les fondamentaux de la matière, avant que naissent les ordinaires détails de toute surface. C'est la trame et le tréfonds du visible qui forment son territoire. Aux marges de l'art occidental, son œuvre incroyablement décentrée creuse la voie mystique de la peinture. Parole d'avant-message, même si un mot, parfois, fait île mentale.

LE MOT, LE MONDE

Chez Jean-Pierre Schneider, la peinture n'est pas seule au monde, et n'est pas seule à dire le monde. On voit des mots écrits dans ses peintures, et même au milieu

de l'œuvre. « Un mot seul peut me réjouir », dit-il. Rare et percutant, le mot chez lui, parfaitement lisible, ne relève pas seulement de l'impact graphique des lettres, ni même, comme chez Twombly, des illisibles tracés gestuels. Il cristallise au sein de l'œuvre ses résonances poétiques et symboliques. L'inscription d'une date peut encore donner précision sur la temporalité variable du visible. Le mot n'est pas ajouté après coup, comme la variante ludique d'un titre. Au contraire, il fait vibrer dans l'œuvre la part verbalisante de l'humain. Il habite seul le cœur de la matière peinte. Il incante l'étendue, comme si le tableau était la résonance plastique du vocable, et l'accomplissait. « J'écris dedans », dit l'artiste. En outre, la présence un rien iconoclaste du mot dans l'œuvre montre bien, s'il fallait encore le prouver, que la peinture n'est pas la fabrication d'une supposée belle image du visible, mais qu'elle est une autre réalité, avec les lois et les règles que le peintre invente pour vivre sa singularité. L'impensable du réel, l'affaire des artistes, n'est pas le décalque esthétisant de la réalité.

L'art est l'espace ouvert et pluriel où se joue l'autre pensée. ♦

ci-dessus :
Tirant d'eau, le 5.10.17
2017 – huile sur toile (diptyque)
130 × 194 cm

1946 : Naissance à Paris. **1998** : Première expo personnelle, Alliance française à Sabadell (Espagne). **2001** : Expo au musée des Beaux-Arts de Pau. D'autres suivent à Huesca (Espagne), Montréal (galerie Simon Blais, 2003), Saintes (musée Le Présidial, 2006), et en Suisse à Vevey (galerie Arts et Lettres, 2009) et à Bellinzona (Museo Villa dei Cedri, 2011). **2013** : Expo perso au musée de Vendôme, puis au musée de l'arsenal à Dreux (2014), au musée Romain-Rolland à Clamecy (2015). **2016** : New York Art Fair-Pier. 2017 : Galerie Gery Art Gallery, Bruxelles.